

**ESSAI SUR LES  
ORIGINES DU DRAME  
MODERNE EN FRANCE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649267927

Essai sur les origines du drame moderne en France by Charles Formentin

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**CHARLES FORMENTIN**

**ESSAI SUR LES  
ORIGINES DU DRAME  
MODERNE EN FRANCE**



**ESSAI**

sur les

**ORIGINES DU DRAME MODERNE**

**EN FRANCE**

~~174~~  
~~17255e~~

# ESSAI

SUR LES

ORIGINES DU DRAME MODERNE

EN FRANCE

PAR

Charles FORMENTIN

LICENCIÉ ES LETTRES ET EN DROIT



464897  
22747

PARIS

PEDONE-LAURIEL, LIBRAIRE

13, rue Soufflot.

1879

## INTRODUCTION

---

Le théâtre, a dit un critique, peut servir d'auxiliaire à l'histoire ; j'ajoute : l'histoire se complète nécessairement par le théâtre. La vie d'un peuple, ses idées, ses mœurs, ses goûts sont incessamment trahis par ces deux témoins éternels qui accompagnent toute société ; l'un, froid et austère, assiste impassible aux différentes évolutions de l'humanité et les marque au passage ; l'autre, plus souriant et plus léger, modifie les tableaux qui passent sous ses yeux, ajoute des ombres, grandit les personnages, les rapetisse, mais cache sous cette variété apparente la vérité toute nue.

Il y aurait certes de longues études à faire sur la marche simultanée de l'histoire et du théâtre dans l'existence d'un peuple. Ce travail a d'ailleurs été entrepris par des esprits de premier ordre, et je ne me hasarderai pas à le recommencer. Toutefois, avant d'aborder l'étude des origines du drame moderne en France, il me semble intéressant de tracer en quelques pages les phases diverses par lesquelles notre théâtre a successivement passé avant d'en arriver à sa forme actuelle. L'abîme, qui paraît aujourd'hui creusé

entre la littérature dramatique du grand siècle et la nôtre, ne s'est pas produit tout d'un coup. Il y a eu une marche régulière et lente dans la transformation prodigieuse qui a fait naître tant de controverses et donné lieu à tant de théories. Tragédie, comédie bourgeoise, drame proprement dit, mélodrame, ce ne sont là que les différentes formes d'un art toujours le même, ses divers caractères marqués au coin d'une époque particulière et nouvelle. Puisque la littérature est l'expression des mœurs de la société, le théâtre ne peut que se conformer à la loi des temps qui passent, aux idées d'un peuple qui marche vers un but déterminé ; c'est là un fait historique, et les preuves en sont sans nombre.

Laissons le théâtre à son origine et passons sur cette période laborieuse de notre histoire, où les germes de tant de grandes choses fermentaient encore dans le sein du pays. C'est par la tragédie du xvii<sup>e</sup> siècle qu'il nous faut commencer, si nous voulons suivre jusqu'à nos jours les progrès de l'art dramatique en France. La Tragédie ! ce mot semble résumer à lui seul tout un siècle de créations merveilleuses et grandioses. Il faut un théâtre à cette société élégante et raffinée : quel sera-t-il ? Sera-ce le drame avec ses peintures frappantes de la réalité et de la vie humaine ? Sera-ce le comique bourgeois avec ses situations complexes et ses intrigues familières ? Sera-ce déjà le mélodrame avec ses surprises émouvantes, ses coups d'épée, ses dénouements terribles ? Rien de tout cela n'était possible à ce moment. Corneille et Racine ne pouvaient faire que des tragédies, majestueuses de caractère et nobles comme tout ce qui régnait à la cour de



Louis. L'art dramatique n'avait alors pas d'autre forme possible, et le génie de nos grands poètes eut vainement cherché de nouveaux horizons. Etudier la nature et la mettre sur la scène eût été peut-être la plus audacieuse des hérésies ; parler le langage des véritables passions humaines, vivre dans le milieu où s'agitent les hommes, établir une intrigue sur une base ordinaire ; c'était s'exposer à n'être compris de personne. Il fallait au public choisi de Versailles autre chose qu'une peinture vivante de la réalité ; il fallait bannir du théâtre le naturel, chose affreuse pour une cour habituée à dissimuler.

La Tragédie naquit ainsi en serre chaude, à l'abri de tout ce qui eût pu faire sa force, sa vitalité ; cependant, comment, avec aussi peu d'éléments vrais et naturels, Corneille et Racine ont-ils pu produire leurs immortels ouvrages ? J'en trouve la raison dans le siècle lui-même : le reflet d'une société élégante et superbe s'était projeté partout dans les arts, dans les lettres. La grande figure du Roi s'était pour ainsi dire placée devant toutes les productions de l'esprit et les avait empreintes de son éclat. Il fallait, bon gré mal gré, se soumettre à l'influence royale qui rayonnait sur tout le pays et à laquelle personne ne pouvait se soustraire. Majesté, grandeur, noblesse, distinction, toutes ces qualités ne se retrouvent-elles pas dans la tragédie du xviii<sup>e</sup> siècle ? Les héros ne sont-ils pas à peu près tous de race divine ? Leurs passions ne s'élèvent-elles pas au-dessus du naturel ? Leur langage n'a-t-il pas un caractère trop éloigné de la réalité ? Cherchez le naturel dans ces chefs-d'œuvre de forme et d'harmonie : il n'ose y paraître, et s'il vous arrive parfois

de le rencontrer en chemin, ce n'est que pour remonter bientôt après dans les nuages. La tragédie ressemble un peu, à mon avis, à certains monuments dont on aperçoit au loin les majestueuses lignes ; approchez, et bientôt vous voyez s'évanouir les illusions magiques que la distance avait fait naître. J'en puis dire autant de la société dont Corneille et Racine furent le brillant reflet ; tenez-vous à distance, ne considérez que les grands traits de l'ensemble, admirez le magnifique spectacle que vous présente la cour de Louis XIV ; applaudissez à l'éclosion des génies qui vont illuminer le siècle, mais n'avancez pas trop ; vous trouveriez bien des ombres au tableau, et le prestige du XVII<sup>e</sup> siècle se détruirait à vos yeux.

Je me réserve de démontrer ailleurs les défauts de la tragédie classique, d'en signaler les lacunes que le drame pouvait seul combler. Je n'avais, pour le moment, à indiquer que le parfait accord de la société et du théâtre.

Nous sommes maintenant arrivés au XVIII<sup>e</sup> siècle : une société aristocratique vient de disparaître ; le tableau change ; des frissons de régénération courent dans le pays, on sent qu'on va assister à un nouvel ordre de choses, et la fièvre de l'inconnu est dans tous les esprits. Déjà, les vieilles vertus passées s'évanouissent, la foi cède la place au scepticisme, les mœurs se transforment, la corruption gagne de proche en proche, la philosophie s'émancipe. C'est une nouvelle société qui commence, un nouvel art dramatique doit l'accompagner. Voltaire est là qui vient de recevoir l'héritage de Corneille et de Racine : c'est toujours la tragédie, mais déjà quel changement profond ! le moule extérieur est seul conservé et le drame s'an-

nonce. Ce ne sont plus, comme au siècle précédent, des études quintessenciées où la passion perd son caractère humain, où le cœur de l'homme est morcellé sans pitié. La nature est enfin admise sur la scène, et le souffle de la vie pénètre de toutes parts. Voltaire appelle à son secours la liberté anglaise, et l'imitation de Shakespeare vient donner à la tragédie un peu de cette passion ardente, de cette fougue superbe dont Racine n'avait pas voulu. Le mouvement du siècle a son contre-coup dans le théâtre, et le courant nouveau qui vient de se former emporte à peu près la poétique ancienne. De quel nom appellerai-je les œuvres dramatiques de Voltaire ? Le mot de *Tragédie* va mal, il me semble, aux tirades déclamatoires et philosophiques qui remplissent la scène. Le théâtre serait-il déjà devenu l'arme puissante des révolutions ? On le croirait, à voir la philosophie jeter ses systèmes et ses sophismes là où Corneille et Racine prodiguaient la pompe de leur éloquence et la sublimité de leurs sentiments. C'est que déjà le siècle a marché, et, avec lui, la forme tragique ; le moment n'est pas loin où Diderot se révoltera contre les préjugés anciens et essaiera de créer un genre nouveau. « Une des premières règles de la tragédie, dit Voltaire, est de peindre les héros connus, tels qu'ils sont, ou plutôt tels que le public les imagine (1). » Voilà déjà le commencement du rôle que le public jouera plus tard à l'égard du drame. Les abstractions de Racine ne s'adressaient à personne, les personnages de Voltaire vont fraterniser avec la foule ; les héros de la scène du

(1) Préface de *Marianne*.